

# Viens chez moi, j'habite chez mes enfants

Portraits de familles – 3/6 – Ces Parisiens se sont séparés, mais ils ont conservé leur appartement, celui où continuent de vivre leurs deux fils. Dans cette nouvelle organisation, ce sont les parents qui changent de toit chaque semaine

Elle a proposé un rendez-vous durant sa pause de télétravail, dans un café cosy du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, situé juste à côté du studio de 23 mètres carrés qu'elle occupe une semaine sur deux. Ce jour-là, Géraldine (les personnes interrogées ont requis l'anonymat), 48 ans et ingénieure de formation, est donc au milieu de sa semaine « République », le surnom géographique qu'elle et son ex-compagnon ont donné au studio. A 2 kilomètres de là, Olivier, le père de ses deux fils, Victor et Charles, respectivement 11 et 16 ans, assure sa propre semaine à « Bolivar », l'appellation du logement familial de 65 mètres carrés, situé derrière le parc des Buttes-Chaumont, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement, et où les enfants résident à demeure.

Ces deux noms permettent aux amis de saisir aussitôt où chaque parent en est de son tour de garde : à Bolivar, la semaine consacrée aux enfants ; à République, celle du célibat. La voix enrouée par un virus automnal qui sape son énergie, Géraldine égraine les avantages d'alterner entre deux maisons [cet article a été publié sur [Lemonde.fr](https://www.lemonde.fr) le 19 novembre 2023]. « Chaque fois que je viens à République, j'essaie de ne pas me charger, car j'adore faire le chemin à pied. Et si j'aime profondément mes enfants, j'apprécie aussi de retrouver du temps pour les copines, les sorties, le sport. A mon âge, c'est comme l'adolescence, mais avec de l'argent », s'illumine-t-elle, avant de confier, dans un demi-sourire : « Et puis, je préfère que ce soit moi qui parte plutôt que les enfants, parce que j'oublie une fois sur deux mes affaires de badminton d'un endroit à l'autre, donc je me dis qu'eux aussi oublieraient forcément un truc. »

Le temps de siroter quelques gorgées d'un café allongé en train de tiédir, légèrement grelottante dans son bomber gardé sur le dos pour rester au chaud, elle enchaîne : « On s'entend vraiment bien avec Olivier. C'est un bon père, et je reste très attachée à lui et à sa famille. La solution qu'on a trouvée n'était pas simple au début, aujourd'hui elle me plaît vraiment. »

Quelques jours plus tôt, à l'heure de l'apéro, Olivier, scénariste et réalisateur de 52 ans, cette fois en semaine République, semblait afficher la même satisfaction devant son verre de blanc sec : « J'aime bien circuler d'un appartement à l'autre. Entre République et Bolivar, on a deux styles de vie différents. D'un côté, les terrasses entre amis ; de l'autre, le parc en famille. Avec Géraldine, on a su bricoler notre modèle de séparation. J'aime bien ce terme de bricolage, parce qu'en réalité tout le monde bricole comme il peut : il existe même des couples qui ne se couchent pas aux mêmes heures, pour faire une sorte de garde partagée du lit. Puisque la vraie séparation reste un privilège de riches. »

## « Rien n'était prémédité »

Pour le couple, c'est d'ailleurs l'existence de ce studio parisien, propriété d'Olivier, qui a été l'élément déclencheur, au début de l'année 2020, alors que le monde entier se retrouvait confiné. « Je venais d'avoir un cancer du sein, nous "confinions" à l'étroit à quatre, les disputes se multipliaient. Un jour, le locataire d'Olivier a rendu le studio et j'ai suggéré de faire une pause. J'avais besoin d'un peu de solitude. Finalement, la pause est devenue une séparation », poursuit Géraldine. « Vraiment rien n'était prémédité, ni modélisé, précise de son côté Olivier. Mais je trouve le système très bien. Il y a juste un sac à faire le week-end, avant de passer d'un appartement à l'autre. Et c'est beaucoup moins déprimant que de déplacer les enfants le dimanche soir. »

Et les garçons, qu'en disent-ils ? « Quand on leur pose la question, ils ne savent pas quoi répondre. Ils ont à peine vu la différence », détaille Olivier, tandis que Géraldine ajoute : « Victor m'a dit : "C'est ma maison, je ne veux pas en bouger." C'est leur quartier, ils connaissent tout le monde et y ont tous leurs copains. Donc ils sont hypercontents. »

Les anglophones nomment ce mode de résidence *birdnesting*, littéralement « nidification d'oiseau », en référence aux oisillons laissés au nid pendant que les parents vont chercher, à tour de rôle, leur pitance. Moins poétiques et plus pragmatiques, les juristes le désignent en France sous l'appellation de « résidence alternée inversée ». Mais l'avocate Claire Blanchard-Domont, qui exerce depuis vingt ans en droit de la famille, et s'est même spécialisée dans le droit collaboratif, avec des parents résolus à trouver la meilleure solution pour leurs enfants, n'en a jamais vu. « Le *birdnesting* ne viendrait même pas à l'esprit de 90 % de mes clients, alors que, sur le papier, ça paraît effectivement idyllique, car les enfants restent dans un endroit connu, affirme-t-elle, avant de souligner : Mais pour que cette solution reste confortable, avec la possibilité pour les parents de refaire leur vie, il faudrait trois appartements : un pour les enfants, deux pour les adultes. Ce qui semble financièrement infaisable, au moins à Paris. Ni en cas de reconstitution familiale avec de nouveaux enfants. »

Depuis une première loi de 1975 stipulant que la garde des enfants n'est plus attribuée au parent « vainqueur » d'un divorce, consacrant la notion d'« intérêt de l'enfant », la législation française et les mentalités ont beaucoup évolué. En 1987, la loi Malhuret constitue ainsi une avancée vers une meilleure prise en compte des droits de l'« enfant naturel », issu d'un couple non marié, en établissant la possibilité d'exercice en commun de l'autorité parentale par les deux ex-concubins. Auparavant, la mère seule détenait l'autorité parentale après la rupture. Un an plus tard, juste avant de mourir, la pédiatre et psychanalyste Françoise Dolto (1908-1988) publie *Quand les parents se séparent* (Seuil), dans lequel elle suggère de laisser les enfants au domicile initial.

« A l'époque, la garde de l'enfant incombait essentiellement à la mère, et Dolto suggérait surtout une implication plus importante du père. Elle considérait que ce n'était pas aux enfants de subir les aléas du couple, et l'appartenance symbolisait le métier de parents », précise

le pédopsychiatre Stéphane Clerget. En 2002, le principe de coparentalité est d'ailleurs enfin reconnu par le législateur, tout comme l'existence de la résidence alternée. Mais, vingt ans plus tard, seuls 12 % des parents y ont recours, alors que nombre de pays voisins affichent des taux proches de 50 %.

## Contrainte financière

« Les parents qui mettent aujourd'hui en place une résidence alternée sont ceux qui partagent beaucoup de tâches parentales avant la séparation », explique Benoît Hachet, sociologue à l'École des hautes études en sciences sociales et auteur d'*Une semaine sur deux* (Les Arènes, 2021), le résultat de sept années d'enquête. Il ajoute : « On observe également que la résidence alternée est plus développée en milieu rural, puisque trouver deux appartements capables d'accueillir les enfants en ville demeure coûteux. » Quant à ceux qui, à l'instar d'Olivier et de Géraldine, pratiquent l'« alter-

nance nid », comme ce sociologue désigne le modèle, « ils ne représentent que 1 % des 12 % d'alternants et n'existent donc pas statistiquement ». D'autant que, selon lui, la solution reste souvent envisagée comme provisoire, contrainte par les aléas financiers.

Pour éviter le prolongement des disputes du temps de la cohabitation, Géraldine et Olivier ont même instauré des règles de savoir-vivre pour accueillir le parent alternant, à Bolivar ou à République : ne pas interférer dans la façon dont chacun gère les enfants, s'assurer que la poubelle est vidée, les draps changés, le ménage fait, le sel et l'huile d'olive en stock dans le placard, sans oublier un plat prêt à réchauffer pour les enfants, afin de ne pas avoir à ressortir, à peine arrivé, le dimanche soir. « Sans ça, on s'agace comme avant, ça n'a pas de sens », précise Olivier, en tirant sur sa vape.

Refaire leur vie ? Chacun a eu une histoire importante depuis la rupture, et même présenté la nouvelle recrue aux enfants. Sans nulle trace d'acrimonie. « On vit plutôt nos histoires dans le studio, et ça n'est pas un problème », confie Géraldine, avant d'évoquer l'après, qui a déjà été envisagé. « Je possède 70 % des parts de l'appartement familial et je n'ai pas les moyens de racheter les 30 % à Olivier, mais, dans deux ans, ça deviendra possible. A ce moment-là, on réfléchira de nouveau. Cependant, quoi qu'il se passe, on reste une famille. D'ailleurs, maintenant, je considère même Olivier comme un frère », livre-t-elle.

Le frangin d'adoption se fend d'un sourire en invoquant *L'Amour flou*, film autobiographique sorti en 2018 devenu série en 2021, de Romane Bohringer et Philippe Rebot, qui racontent leur propre choix de mettre en place un « sépartment », au moment de leur séparation : un appartement pour chaque parent, relié entre eux par la chambre des enfants. « Leur histoire nous a beaucoup touchés et inspirés pour penser à notre propre modèle, reconnaît Olivier. Mais, à la fin, ils décident d'arrêter et de passer à autre chose. Peut-être que ça nous arrivera aussi. De toute façon, la vie entière est en suspens, non ? L'important, c'est de savoir rester créatifs. » D'ici là aussi, les oisillons auront sans doute appris à voler seuls. ■

JULIE RAMBAL

Prochain épisode Danièle et Marie, jumelles septuagénaires et en coloco



Géraldine déjeune avec ses fils, Charles et Victor, dans l'appartement familial. A Paris 19<sup>e</sup>, le 4 novembre 2023. MARION PÉHÉE POUR « LE MONDE »



Victor et son père, Olivier, jouent à la console dans leur salon, le 5 novembre 2023. MARION PÉHÉE POUR « LE MONDE »

« C'EST  
BEAUCOUP MOINS  
DÉPRIMANT  
QUE DE DÉPLACER  
LES ENFANTS LE  
DIMANCHE SOIR »

OLIVIER  
père de famille